

Études littéraires

Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Seuil, 1983.

Paul Bleton

Céline : scandale pour une autre fois
Volume 18, numéro 2, automne 1985

URI : id.erudit.org/iderudit/500712ar
<https://doi.org/10.7202/500712ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de littérature, théâtre et cinéma de l'Université
Laval
Département des littératures de l'Université Laval

ISSN 0014-214X (imprimé)
1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bleton, P. (1985). Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche*.
L'idéologie fasciste en France, Paris, Seuil, 1983.. *Études
littéraires*, 18(2), 448–450. <https://doi.org/10.7202/500712ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de
l'Université Laval, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services
d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous
pouvez consulter en ligne. [[https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-
dutilisation/](https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/)]

érudit

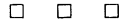
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université
de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour
mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Le pamphlétaire, un intellectuel ?

Le pamphlet, symptôme des contradictions de l'intellectuel dans la société moderne et faux dépassement de celle-ci, apparaît comme une stimulation d'une attitude d'esprit radicale, un travestissement du travail d'analyse en confusion et en ressentiment. (p. 353)

Paul BLETON



Zeev STERNHELL, **Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France**, Paris, Seuil, 1983.

Deux ou trois choses que je sais d'elle : bétonnage urbain et sub-urbain, capitalisme managériel, décolonisation, rock et américanisation de l'environnement culturel... Cette litanie, sans cesse renouvelée, des mutations qui ont affecté la France depuis la guerre ne concéderait-elle plus au bouillonnement idéologique des années 30 que le statut mineur d'un rétro esthétique, passant déjà de mode ?

L'historien n'est ni si négligent ni si frivole. La recherche entreprise par Z. Sternhell dans *Maurice Barrès et le Nationalisme français*¹, poursuivie dans le remarquable *la Droite révolutionnaire 1885-1914. Les Origines françaises du fascisme*² reçoit avec ce troisième volume son développement naturel : en soulignant la façon dont l'idéologie fasciste, par imprégnation, parut une réponse plausible à la crise économique et morale de ces années tournantes.

Imprégnation : maître-mot. C'est de lui que ce livre tire toute sa force de conviction.

En effet, fascisme italien et nazisme, en plus de s'être incarnés en États, se sont emblématisés dans de spectaculaires effets de masse et ont permis, pendant la guerre, de donner au XX^e siècle une assez bonne approximation de l'enfer ; mesurées à ça, les manifestations françaises de fascisme sont modestes en termes d'exhibition : citer quelques petits partis marginaux, les écarter d'un haussement d'épaule, et le tour serait joué — « non, le fascisme est décidément étranger au génie français ». Or la vertu de la recherche de Sternhell est d'envisager le fascisme sous l'angle de l'idéologie ; dès lors son origine, sa systématité, son impact sur l'intelligentsia et sa littérature perdent tout caractère exotique.

La *Droite révolutionnaire* avait déjà, de façon convaincante, rappelé la dette des régimes fascistes à l'endroit des syndicalistes révolutionnaires et des nationalistes français d'avant 1914.

C'est en France, plus encore qu'en Italie, que le fascisme présente une diversité qui permet mieux qu'ailleurs d'en dégager un paradigme, un « type idéal ». Il contient notamment, d'une manière quasi parfaite, les deux courants majeurs du fascisme : un fascisme

**mystique et romantique et un fascisme « planiste » et technocratique
(p. 3)**

Les rapprochements sont révélateurs : des mots-clés comme « faisceaux », « patrie, famille, travail », « révolution nationale » se trouvaient dans le discours des Jaunes ; les thèmes de Drieu la Rochelle, Céline, Brasillach ou Rebatet sont à peu de choses près ceux de Barrès, Le Bon, Drumont ou Sorel ; antisémitisme et social-darwinisme, activisme nationaliste, antidémocratisme, critiques du marxisme se retissent en 1930 comme déjà la génération de 1890 les avait tissés.

À bien des égards, dans cette perspective, voir dans le fascisme une abréaction à la Grande tuerie de 14-18 ou à la crise de 29, relève d'une recherche mythique des origines du XX^e siècle ; c'est moins son étrangeté que sa familiarité qui lui ont donné son efficace entre-deux-guerres.

Familiarité due à la tradition, mais aussi, familiarité due à la répétition.

Les fascistes purs furent toujours peu nombreux et leurs forces dispersées. Leur influence véritable s'exercera par une contribution continue à la cristallisation d'un certain climat intellectuel ; par le peu de courroies de transmissions secondaires : des hommes, des mouvements, des revues, des cercles d'études dont le combat contre le matérialisme et ses sous-produits — le libéralisme, le capitalisme, le marxisme et la démocratie — devait saper la légitimité morale de toute une civilisation. (p. 312)

[C'est] de cette large diffusion d'idées, qui, à force d'être reprises et répétées à satiété, sont devenues des idées reçues, que le fascisme tient son rayonnement. (p. 311)

Notre objet est l'étude de l'imprégnation fasciste, de la "fasciation" de certains courants de pensée, en même temps qu'il est un effort pour démonter le mécanisme par lequel se fait le glissement vers le fascisme à partir de familles d'esprit et d'écoles de pensée traditionnellement associées avec la gauche. (p. 10)

Après avoir résumé la crise de la démocratie, du libéralisme et du socialisme à laquelle on avait assisté dans les années 90, et rappelé le caractère de masse de la droite radicale, le caractère prolétarien de l'antimarxisme jaune, l'enracinement de l'antidémocratisme ouvrier dans la tradition sorélienne, Sternhell aborde le point crucial : le dépassement du marxisme par un révolutionnarisme éthique.

Leur révolution sera désormais une révolution éthique, une révolution spirituelle, une révolution politique et nationale... cadre conceptuel classique d'une révolution fasciste, le point de rencontre idéal autour duquel se réuniront, une fois de plus, les anciens socialistes, les nationalistes et anciens maurassiens. (p. 82)

Dès 1925, le *Faisceau* de G. Valois donne une première forme politique activiste à l'idéologie nationale et socialiste — l'échec des tentatives d'implantation dans le milieu ouvrier et les sévères morsures calomnieuses de l'*Action française* en auront raison rapidement. Manifestation du conflit souvent mal compris entre la droite conservatrice et le

fascisme (aussi sévère que celui qui oppose social-démocratie et socialisme) qui se répétera avec Déat ou Doriot : les conservateurs peuvent s'allier tactiquement aux fascistes mais ne manquent jamais, en position de force, l'occasion de s'en débarrasser.

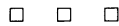
C'est que l'idéologie fasciste doit d'une part beaucoup à une révision du marxisme, qu'illustrent le penseur P. de Man et les Néos français issus du socialisme. Mais révisionnisme radical : « au nom des réalités — le fait national étant la première de celles-ci — les hommes, nouveaux, en reprenant la démarche qui fut celle des socialistes-nationaux de 1890, abandonnent à jamais le rêve d'une révolution prolétarienne » (p. 141), promouvant les classes moyennes au rang de moteur de l'histoire et l'État à celui d'intégrateur organique des tensions sociales. « Ni droite, ni gauche : contre la droite et contre la gauche. »

Le bouillonnement des idées et le confusionnisme idéologique, l'anti-matérialisme clair et la fascisation diffuse de l'intelligentsia à deux ou trois choses qu'on sait maintenant d'elle, permettent de mieux situer les hurlements céliniens.

Paul BLETON

¹ Paris, Colin, 1971.

² Paris, Seuil, 1978.



Philippe SOLLERS, **FEMMES**, Paris, Gallimard, 1983.

Au remue-ménage et aux silences éloquents provoqués par le dernier roman de Sollers, ajoutera-t-on ceci, par quoi devrait se justifier ce compte rendu dans le présent numéro d'*Études littéraires* : « Femmes, ça fait Céline ! » ?

L'institution littéraire est aussi une rumeur, laquelle, les remâchant, fait de certains noms propres des emplois — au sens théâtral du terme. Ainsi, doit-on rendre compte du livre d'un médecin romancier ? Se profilera inéluctablement un « céline » au détour de la comparaison. Malgré la concurrence de San Antonio et de la Série noire, un autre petit « céline » fera judicieusement culturel si tant est que l'on ait à parler d'un « effet de parole » en littérature.

Pas de médecin ici (un journaliste américain vivant à Paris et son Robinson, l'écrivain S.); par contre le phrasé syncopé, les trois petits points, la véhémence aussi. Céline, alors ?

Il n'y a rien là d'invraisemblable si l'on se souvient du talent palimpsestueux de Sollers. S'il n'était guère convaincant en Artaud, il a par contre écrit quelques-unes des plus belles phrases de G. Bataille, le cas de Finnegan's *Paradis* restant pendant.